

## LITUANIENS

Nicole Zand, [Le Monde](#), 18 janvier 1991

UN roman lituanien ? Pourquoi pas ? D'autant plus que nous avons failli passer sous silence le roman exceptionnel publié par les éditions Alinéa, *la Saga de Youza*, de Youozas Baltouchis, une grande épopée paysanne qui prend ses marques loin des villes, loin de Vilnius ou de Kaunas, révélant une prose qui ne ressemble à rien de ce qu'on a pu lire ailleurs. Une prose pleine de sève, de saveurs et de senteurs de l'Europe du Nord, de personnages de chair et de sang, nos contemporains, mais qui semblent sortis tout droit du monde des contes et des épopées. Une histoire du Vieux et du Nouveau Monde quasi mythologique dans un pays de vent, d'eaux et de marécages, une terre si sauvage, conquise par tant de travail et de volonté qu'on se demande comment des hommes, pionniers des westerns ou bien paysans ancrés là depuis des millénaires, ont pu vouloir y vivre.

C'est une lecture qui dépayse, qui décoiffe vraiment nos habitudes, qui rend fades tant de petites intrigues romanesques ou autobiographiques, et qui vous transporte à des kilomètres-lumière, vous fait perdre la notion du temps et de la géographie pour suivre le fil d'une histoire pourtant parfaitement située et datée. Si simple, si évidente, si transparente, malgré tant de mots qui n'existent pas, qui n'existent plus, qui semblent venus d'une autre Terre. Une langue faite de réminiscences du début du siècle et même du siècle dernier. Peut-être faut-il conseiller de commencer la lecture de Youza par le lexique placé à la fin du livre pour se familiariser avec la langue de Baltouchis. " *Il est bien évident que, compte tenu de la régression - en France plus qu'en Lituanie - de la civilisation rurale face à l'extension de la civilisation citadine, un certain nombre de termes tout à fait courants il y a seulement quarante ans en France sont vieillis ou ont tout bonnement disparu du vocabulaire citadin... Mais il n'y a pas de mot citadin (faute de "l'objet" correspondant) pour remplacer ces termes campagnards*", prévient la traductrice, Denise Yoccoz-Neugnot, la Morvandote, qui est allée puiser bravement aux dialectes et aux parlers paysans des différentes provinces, aux tournures des chasseurs et des métiers, et même de certains écrivains, comme Jean Giono et qui a su donner un remarquable équivalent à cette prose qui vous soûle et étourdit : "*Envahi par la lède, l'andromède et l'airielle noire, enserré de tous côtés par des fourrés, impénétrables à l'animal comme à l'homme, de bourdaine, d'aunes et de saules, le Kaïrabalé semblait protéger jalousement ses immenses radeaux tremblants, ses étendues interminables de mottues et, dissimulées dans le secret des sagines et des sphaignes, à l'abri des fouillis de massettes et de scirpes, les immenses orbites sans fond du marais (...). Entre les touradons de carex et les pins désolés béaient de longues et larges vasières noires, à l'affût d'une bête ou d'un homme distrait.*"

Il était une fois... Youza. Youza, l'aîné d'Adomas (le frère) et d'Ourchoulé (la sœur), petit-fils de Yokoubas, qui lui avait enseigné les passages secrets des marais, les travaux des saisons et les rites pour honorer les vivants et les morts. Orphelin de père et de mère le même jour ("*Toute une vie, elle l'avait suivi : alors, dans le cercueil aussi*"). Les trois enfants avaient presque désappris la parole, et Youza n'a pas de mots pour exprimer l'amour qu'il portera toute sa vie à Vintsonié, qui lui a préféré Stonkus, un riche paysan d'un village voisin. Brisé, il va abandonner sa part d'héritage pour partir s'installer seul, avec une vache et un cheval, à l'écart du monde, sur le Kaïrabalé, une terre gonflée d'eau comme une éponge, flottant au-dessus des tourbières, où personne n'a jamais voulu vivre et où il se tue au travail de l'aube au crépuscule.

Il aurait voulu se placer en dehors de la société, de l'administration, de l'Histoire. Et l'Histoire ne cesse de le rattraper sur cette terre de Lituanie catholique, dernier État d'Europe à être christianisé à la fin du quatorzième siècle, russifiée depuis les partages de la Pologne jusqu'en 1917, déchirée par la guerre civile, conquise, perdue, sans cesse bouleversée par l'Histoire. Tant d'armées sont passées là, dans le flux et le reflux des guerres, que, en creusant son puits, près de la maison qu'il construit, il déterre les ossements et les uniformes d'un Russe et d'un Allemand, un soldat du tsar et un soldat du Kaiser, qu'il va enterrer devant sa porte dans le même cercueil, près d'un cerisier qu'il plante là ("*Ce Russe et cet Allemand avaient fait la guerre, ils s'étaient peut-être entre-tués, et, maintenant, ils devraient dormir ensemble.*") Il va être longtemps avant de se remettre à bêcher. ("*Dans tous les champs, sur la terre entière, peut-être n'y avait-il aucun endroit où planter une bêche sans qu'elle heurtât quelque chose ? Dans toute la Lituanie, dans le monde entier, sous les pieds de chaque vivant, dort peut-être un homme.*")

Depuis les lendemains de la révolution d'Octobre se succèdent près de Youza, Russes, Allemands, bolcheviks, koulaks déportés par les Soviétiques, collaborateurs des nazis, partisans russes, nationalistes lituaniens, kolkhoziens... L'art de Baltouchis, ce Lituanien né à Riga, en Lettonie, il y a plus de quatre-vingts ans, réside à la fois dans sa prodigieuse richesse de vocabulaire et dans la simplicité et l'efficacité avec lesquelles il évoque l'Histoire de son pays. La "grande" Histoire, complètement imbriquée à l'existence de ce personnage plus sauvage que rustre, qui refuse de payer des impôts sur le produit de son travail ou de sauver la ferme de son frère, ce Youza solitaire qui s'est fait une carapace, marqué à vie par un amour impossible, au point de ne pas accepter la jeune Karoussé, qu'il poussera au suicide. Mais capable aussi de risquer sa vie pour cacher celui qui lui demande asile, qu'il soit communiste, nationaliste ou juif, comme le quincaillier du village Konèle - qui sera massacré avec toute sa famille. "*Chien des bolcheviks, larbin des youpins !*", crie-t-on à Youza. Youza qui s'est mutilé lui-même : "*Tu n'as pas aimé, oncle Youza ! Tu n'as jamais aimé personne.*"

LA littérature de cet autre monde - ces sagas anciennes ou modernes qui nous racontent ces terres qui vont de l'Elbe au golfe de Finlande - est une bonne initiation à l'actualité politique du monde baltique. Celle-ci nous ramène, en effet, par force, vers des pays que, par ignorance ou par paresse, nous avons abandonnés au monde de l'Est, en oubliant leur Histoire, leur christianisation tardive, leur importance dans le monde commercial hanséatique, les luttes teutoniques, polonaises, mongoles ou russes pour les conquérir et, aussi, la nostalgie du grand Empire lituanien pour cette chevauchée qui devait permettre aux "*coursiers fougueux de l'armée lituanienne de s'abreuver dans la mer Noire*". La parution d'un numéro de la revue Autrement consacré aux pays baltes permettra, justement, d'acquérir des connaissances primaires essentielles sur les trois Républiques baltes qui forment, sur une longueur de six cents kilomètres, une sorte de "*verrou*" fermant aux Russes l'accès de la Baltique.

L'approche historique, politique et culturelle de chacun des trois pays, essentiellement autour de leurs trois capitales - Tallin, Riga, Vilnius - est une sorte de voyage dans la récupération d'un passé commun européen de peuples "*trahis par l'Histoire*". L'Histoire récente, surtout : la plupart des articles insistent sur la période récente, les résistances à la soviétisation dans chacun des pays. Une initiation méritoire qui est plutôt un survol, qui nous laisse un peu sur notre faim et qui devra certainement être complétée lors d'éditions ultérieures, car on peut se demander, par exemple, quelle sera la suite donnée à la question posée comme une boutade par le président Vytautas Landsbergis : "*Comment devenir membre de l'Union soviétique ?*" Puisque la Lituanie avait été incorporée de force à l'URSS en vertu des accords Hitler-Staline...

NOSTALGIES baltes... Ambiguïtés baltes... Antagonismes polono-litaniens... On les retrouve dans deux recueils de textes récents des deux Milosz, Oscar et Czeslaw. L'un était lituanien, mais écrivait en polonais ou en français, mais considérait que Wilno-Vilna-Vilnius devait revenir aux Lituaniens. "*J'avais, devant ma conscience, à choisir entre la Lituanie et la Pologne*", écrivait O. V. de Milosz. "*J'ai embrassé la cause lituanienne parce que la Lituanie était la patrie directe de mes ancêtres depuis le treizième siècle, parce que ces ancêtres avaient vécu du travail des paysans non pas polonais, mais lituaniens.*" L'autre écrit en polonais, mais, note-t-il dans une lettre au poète Tomas Venclova, "*on pouvait lire parfois, dans la presse lituanienne d'émigration, des attaques contre moi parce que, bien que parent d'O. V. de Milosz, j'étais polonais et non lituanien. En revanche du côté polonais, on me soupçonna plus d'une fois d'avoir des sentiments polonais douteux. Et je dois reconnaître que ce n'était pas entièrement dénué de fondement*". L'un a vécu surtout à Paris, l'autre vit en Californie...

DEUX livres écrits à plus d'un demi-siècle de distance et qui semblent dialoguer sur Wilno, cette enclave polonaise dans laquelle Czeslaw Milosz a passé sa jeunesse, ville de province qui l'accable, ethniquement hétérogène, prestigieuse "*Jérusalem du Nord*" où la vie juive reste tout à fait séparée de la vie catholique, ignorée à ce moment-là du jeune Milosz, qui avoue ne rien savoir de centre culturel juif où fut créé le Bund. "*Vivant dans une telle ville, j'aurais dû avoir une certaine connaissance de tout cela, mais les usages s'y opposaient. Le Wilno juif et le Wilno non juif vivaient séparément (...). Ce n'est que longtemps après, en Amérique, que je devais apprendre toutes ces choses.*" S'il n'y a plus, aujourd'hui, de juifs à Vilnius, si la ville prend toujours ses distances avec la Pologne, deux courants n'en ont pas fini de s'affronter : lituanisation contre russification.